

La guerre de Sécession n'a pas eu lieu

La guerre de Sécession, de Bruce Catton, traduit de l'américain par Marie-Alyx Revellat, Payot-Rivages, 629 p.

Sébastien Mussi

Numéro 190, mai-juin 2003

La guerre du monde

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18148ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mussi, S. (2003). La guerre de Sécession n'a pas eu lieu / *La guerre de Sécession*, de Bruce Catton, traduit de l'américain par Marie-Alyx Revellat, Payot-Rivages, 629 p. *Spirale*, (190), 35–36.

LA GUERRE DE SÉCESSION N'A PAS EU LIEU

LA GUERRE DE SÉCESSION de Bruce Catton

Traduit de l'américain par Marie-Alyx Revellat, Payot-Rivages, 629 p.

C'est des premières expériences que les récits tirent leur substance. » Et il faudrait encore, pour rendre justice au texte, citer au long la page suivante, superbe, décrivant cet « après » où, de « l'abri » qu'ils se sont trouvé, « la chambre capitonnée de liège sur le Boulevard Haussmann » par exemple, les écrivains font retour sur cette « version matinale, mal ébauchée » d'eux-mêmes. Car on écrit après « s'il y en a un » et, en l'occurrence, il n'y en a pas eu. Dès lors, à quel livre se vouer, non pour espérer rendre compte de ce fracas, mais pour en faire éprouver, peut-être, une sorte de pressentiment, sinon à ceux du voyant, « du collégien halluciné foulant les routes blanches sous la lessive d'or du couchant » ? Là peut-être, suggère Bergounioux, dans une œuvre écrite avant vingt ans, dans le dérèglement rimbaldien, on pourrait saisir quelque chose : « Rien n'empêche d'imaginer que parmi les milliers de teenagers propulsés dans les airs par quatre moteurs turbocompressés de mille deux cents chevaux chacun, il s'en trouva un pour sentir qu'il fallait "être moderne absolument" sous peine de rester comme à la traîne de soi, du monde à quoi, mal remis de l'enfance, des âges très anciens, à demi sourd, il s'éveillait en sueur. »

Devant la guerre, la valeur heuristique et sûrement aussi éthique de la littérature telle qu'elle est entendue et expérimentée dans *B-17 G*, tient à ce qu'elle sait s'arrêter au seuil de la représentation, à ses propres obstacles; elle tient aussi à la conscience qu'elle a de ses limites, voire de ses échecs, et si elle peut donner à penser l'événement, c'est, comme le montrent les mots de Rimbaud au secours de ces images de 1944, en brisant les temporalités et hors de toute logique référentielle. Comme lecteurs, *B-17 G* ne nous convie pas à l'identification — le texte fait faire, au contraire, l'expérience de son impossibilité —, mais plutôt à accorder fiction, comme on accorde foi, à ces « vies minuscules », rangées dans des bibliothèques dont la géométrie n'est pas sans évoquer les alignements des cimetières militaires : « À côté des volumes serrés sur les rayons des bibliothèques, s'étendent, à perte de vue, les rangs fantomatiques des récits qui jamais ne furent écrits, soit que l'auteur n'ait pas trouvé les mots, soit qu'il n'ait pas survécu à la chose. »

ÉLISABETH NARDOUT-LAFARGE

We seek peace. We strive for peace. And sometimes peace must be defended.
G. W. Bush, *State of the Union*

Ne cherchant plus le regard de l'autre, ils finissent aussi par ne plus se voir.
Jean Baudrillard, *Amérique*

Exclusion et démocratie

La difficulté, voire l'impossibilité, à admettre ou à reconnaître l'autre se constate dans l'appropriation du territoire nord-américain par le Blanc. Tocqueville, dans *De la démocratie en Amérique*, avoue s'éloigner un instant de son objet d'analyse, pour s'intéresser aux Indiens et aux Noirs, à ceux qui, tout en étant des peuples américains, ne sont cependant pas démocratiques. Comme le souligne parfaitement Alain Brossat, dans *L'épreuve du désastre. Le XX^e siècle et les camps* : « ils sont une radicale absence du point de vue de ce qui fait l'objet même de l'essai : la constitution politique du Nouveau Monde, le fonctionnement de la souveraineté populaire en Amérique, les dispositions des citoyens américains pour la démocratie, etc. Rien de tout ceci, dit Tocqueville, ne concerne de près ou de loin les Noirs et les Indiens; ils sont, de ce point de vue, rigoureusement hors champ dans un texte intitulé *De la démocratie en Amérique*. »

D'emblée en dehors, en dehors de l'analyse de Tocqueville, mais aussi, surtout, en dehors du système même qui semble devoir s'étendre sur tout le territoire de l'Amérique du Nord. En principe, le système démocratique devrait garantir à tous l'égalité et la liberté; cela à condition d'une part d'y adhérer et, d'autre part, d'être reconnu comme un citoyen par le système lui-

même. La force inclusive de la démocratie semble devoir la mettre à l'abri de tout rejet, de toute stigmatisation de l'autre. Il n'en est rien. Brossat relève encore que « [t]out semble se passer comme si le mouvement inclusif dans lequel se constitue la civilisation démocratique dessinait simultanément une limite, une frontière, un bord à partir desquels l'énergétique inclusive s'inversait rigoureusement ».

Peur et Union

La guerre civile américaine — la lutte d'Américains entre eux — relève alors d'une curiosité, d'autant qu'elle peut sembler émaner de la volonté de libérer les Noirs et d'en faire des citoyens à part entière. Pourtant, et Bruce Catton le montre bien, la situation des Noirs, si elle est à l'origine de l'éclatement des États-Unis par la peur que suscite leur possible libération, n'est pas l'objet de la guerre elle-même. « Si les États esclavagistes étaient demeurés dans l'Union, l'institution aurait pu survivre de nombreuses années; elle était protégée et aucun parti n'aurait été capable de lui causer un tort sérieux. » Lincoln, pas plus qu'aucun des généraux de l'Union, n'était pas prêt à faire la guerre pour libérer les esclaves. Ce n'est que la peur qui fait éclater l'Union : « Le Sud craignait que le Nord supprime l'esclavage et le Nord que le Sud donne un coup d'arrêt au développement du libre travail. » C'est cet éclatement inadmissible qui rend la guerre nécessaire.

Le plus curieux, c'est que cette guerre, personne n'en voulait, pas plus que, mis à part quelques radicaux extrémistes, personne ne faisait de l'abolition une priorité essentielle et urgente de la nation. Aucune armée, au moment du déclenchement des hostilités, n'est prête à se battre, et Lincoln répond à une lettre l'accusant de défendre les positions résolument abolitionnistes que « Mr. Lincoln ne poursuit pas la suppression de l'esclavage; il ne tient pas le Noir pour l'égal du Blanc... » Alors, pourquoi? L'Union

doit à tout prix se reformer et se refermer. Pour des raisons constitutionnelles d'abord : « *aucun État n'a le droit de se séparer de l'Union sans le consentement des autres États...* » Les Noirs, dans cette situation, restent encore et toujours cette absence qui marque à la fois une faille et une faillite du pacte social américain dont ils sont exclus.

Cette même volonté de préserver l'Union empêchera encore Lincoln de proclamer dès l'entrée en guerre l'émancipation des Noirs. La Constitution, essence de l'Union, ne lui en donne pas les pouvoirs. Il est impossible à Lincoln de la transgresser sans changer profondément la nature même de l'Union. On peut dire que la guerre de Sécession, dans ses deux premières années, c'est-à-dire jusqu'au 23 septembre 1862, date de la proclamation d'émancipation, est une guerre juridique et politique. Des Noirs, des droits qu'il faudrait leur accorder, de leur statut au sein de la grande famille américaine, il n'est que peu question. Tocqueville, là encore, a bien saisi le problème : la légalité peut, elle aussi, être violente : « *Les Espagnols, à l'aide de monstruosité sans exemples, en se couvrant d'une honte ineffaçable, n'ont pu parvenir à exterminer la race indienne, ni même à l'empêcher de partager leurs droits; les Américains des États-Unis ont atteint ce double résultat avec une merveilleuse facilité, tranquillement, légalement, philanthropiquement, sans répandre le sang, sans violer un seul des grands principes de la morale aux yeux du monde. On ne saurait détruire les hommes en respectant mieux les lois de l'humanité* » (*De la démocratie en Amérique*). Que Lincoln comme Davis se sentent liés à la légalité et aux fondements politiques et juridiques de leur nation respective montre bien que l'altérité que constituent les Noirs leur pose en réalité le même problème : ils ne sont en quelque sorte pas prévus dans le pacte social des Pères fondateurs, pas plus que ne le sont les Amérindiens. De même pour les Noirs qui, s'ils ne demandent pas mieux que de devenir Américains, sont d'emblée en dehors de la société américaine : « *Vous pouvez rendre le nègre libre, mais vous ne sauriez faire qu'il ne soit pas vis-à-vis de l'Européen dans la position d'un étranger.* » Le constat de Tocqueville est pour ainsi dire prophétique. Le Nord abolitionniste le prouvera assez. C'est la durée inattendue de la guerre qui poussera Lincoln à la « révolution », à changer la nature même de la guerre et la nature de l'Union à venir. Par la proclamation d'émancipation, il modifie d'un seul coup le pacte social américain. Mais il reste conscient des problèmes que pose un tel acte, conscient aussi que les Noirs sont *autres* pour les Américains. La faille qui a fait éclater l'Union, faille qui existait avant tout dans la tête des Sudistes comme des Nordistes, ne semble pas pouvoir être acceptée comme telle, même par une Union renouvelée. Pour que l'Union soit, il faut

que les éléments qui n'en font pas partie disparaissent. Catton écrit : « *Si les esclaves pouvaient être transportés sur une terre lointaine, l'Amérique éviterait les complications que ne manquerait pas de créer l'abolition de l'esclavage. Lincoln envisageait depuis longtemps cette solution. Au milieu d'août, il convoqua à la Maison Blanche les représentants des Noirs affranchis et leur exposa son projet. Il leur fit valoir les avantages de la colonisation dans certain pays d'Amérique centrale [...]. Si une poignée de Noirs acceptait de s'installer là-bas, les États-Unis lui assureraient aide et protection. "Si je pouvais trouver vingt-cinq hommes valides accompagnés de femmes et d'enfants, je pense que nous ferions un bon départ."* »

Ils finissent aussi par ne plus se voir

Au-delà des péripéties de la guerre civile elle-même, dont on ne sait trop, à la lecture de Catton, s'il faut rire de l'incompétence de la plupart des généraux ou pleurer devant les milliers de victimes, *La guerre de Sécession* pose la question du rôle et du statut de l'étranger, de l'autre, aux États-Unis. Le texte commence pratiquement sur ces mots : « *Elle [cette société] était simple, et se suffisait à elle-même, ne se souciant du monde extérieur que pour reconnaître, éventuellement, son existence.* » Au vu des événements de ces dernières années, on peut se demander s'il n'y a pas là, dans le refus de la blessure et de l'existence de l'autre, un élément constitutif de la société nord-américaine elle-même. Que sur ce territoire gigantesque il ait été impossible à plusieurs nations de coexister paraît révélateur. La conquête du territoire des États-Unis s'est faite sur ce modèle du refus de l'autre, de son rejet permanent en dehors des marges elles-mêmes. Jamais, dans le texte de Catton, ne se pose la question de l'identité des belligérants ; c'est sans doute pour cela que la question de la libération des Noirs était aussi problématique : elle obligeait les Blancs à s'interroger sur ce qu'ils étaient dans ce pays, en quoi consistait, exactement, cette Union pour laquelle, au Nord, on se battait, que signifiaient enfin les fondements mêmes de cette Union, la liberté et l'égalité individuelles.

Aujourd'hui, alors que les États-Unis étendent leur puissance, on peut se demander ce que sera le poids de ce refus de la blessure et de la faille, de ce refus que la faille et la blessure sont partie intégrante de l'identité. « *In two years, America has gone from a sense of invulnerability to an awareness of peril; from bitter division in small matters to calm unity in great causes. And we go forward with confidence, because this call of history has come to the right country.* » C'est ce que disait G. W. Bush le 28 janvier 2003 dans le *State of the Union*.

SÉBASTIEN MUSSI